

cinquante vieilles. Tous s'en allèrent grandement payés, mais plus ébahis les uns que les autres, et se demandant si c'était une gageure ou une mystification.

M. J... fit venir tous ses garçons de bureaux, et leur parla de la sorte :

— Vous allez vous répandre dans tous les quartiers de Paris. Vous inviterez à dîner chez moi tous les ramoneurs que vous rencontrerez. Vous promettrez un louis à tous ceux qui accepteront, et quand vous en aurez cinquante, vous les amènerez ici. Vous trouverez dans ma salle de bain tout ce qu'il faudra pour les débarbouiller des pieds à la tête... Cette opération finie, vous leur ferez prendre ces costumes, chacun suivant sa taille, puis ils se mettront à table dans ce salon, tandis que nos autres convives dîneront dans la salle contiguë.

Les garçons de bureaux restèrent abasourdis, se firent répéter l'ordre pour s'assurer que ce n'était pas un rêve, et s'en allèrent l'exécuter sans y rien comprendre.

C'était une des matinées les plus rudes de l'hiver. La gelée avait succédé à la neige. Un pâle soleil éclairait le verglas sans le dissoudre... Il faisait un temps à mettre le feu à toutes les cheminées, en un mot un vrai temps de ramoneurs. Les messagers de M. J... n'eurent donc pas de peine à trouver nos savoyards criant à tue-tête :

Haut en bas ! haut en bas !
Ramenez-la, ramenez-la
La cheminée du haut en bas !

D'autres chantaient sur les toits les chansons de la cuisinière ou des *chin chous*. D'autres balayaient la neige en criant au moindre passant : "Un petit sou, mon colonel ! mon général ! mon prince ! mon empereur !" etc., jusqu'à ce que le petit sou les fit taire ; car nul ne sait et n'exerce mieux que le Savoyard la puissance de l'importunité.

Figurez-vous donc la surprise de nos gamins lorsqu'au lieu de leur donner un sou on leur promettait un louis, à la seule condition de venir faire un diner de nocces... La bonne nouvelle courut de cheminée en cheminée, comme une dépêche télégraphique : en moins de deux heures, on eût à peine rencontré un Savoyard place Maubert ou rue Guérin-Boisseau. Toutes les cheminées qui comptaient sur eux ce jour-là furent menacées d'un incendie.

N'ayant que l'embarras du choix, les émissaires du banquier prirent bravement les plus noirs, les plus sales et les plus dégoulinés, et quand ils firent leur entrée dans le bel hôtel de M. J..., on eût dit le palais de Jupiter enlevé d'assaut par Vulcain. Le contraste fut d'autant plus frappant que nos mirmidons se rencontrèrent avec la file d'équipages qui ramenaient le cortège nuptial du Luxembourg. D'un côté, les livrées d'or et d'argent, les habits de soie et de velours, les dentelles et les bijoux, les dandys les plus élégants et les plus jolies femmes de Paris ; de l'autre, les visages couverts de suie et de fumée, les cheveux en broussailles, les hillons sur des corps demi-nus.

Pendant que les brillants convives détournaient les yeux en se demandant ce que cela signifiait... M. J... fixa sur les Savoyards un long regard mélancolique, et sembla se dire en lui-même : "Le bonheur est-il ici ou est-il là ?"

— Il est ici ! répondirent ses lèvres en se posant sur la main de sa charmante femme.

Et il l'introduisit comme une reine dans son palais, non sans faire signe à ses gens d'avoir soin des ramoneurs...

Une heure après, un ruisseau noir comme de l'encre traversait la cour et allait rejoindre l'égout de la rue... C'était le savonnage des cinquante Savoyards qui au même instant sortaient du bain, comme de la cuve d'Eson, d'autant plus blonds et plus blancs,

d'autant plus potelés et plus frais, qu'ils avaient fait littéralement peau neuve, et que celle-ci voyait pour la première fois l'air et le soleil. On eût dit une troupe d'affreux démons convertis en Chérubins ou en Amours.

Cependant l'heure du festin était venue. Mille feux, jaillissant de l'or et du bronze, éclairaient l'hôtel. Après avoir traversé les appartements des époux, enrichis de tous ce que peut rêver le goût d'un millionnaire, les convives venaient de se ranger autour d'une table servie par Chevet, et avaient parfaitement oublié l'apparition des ramoneurs.

Tout à coup, les deux battants d'une grande porte s'écartent. Le salon s'ouvre, illuminé comme la salle, garni comme elle d'un banquet splendide, et comme elle rempli d'une foule de joyeux convives... On eût dit une décoration de théâtre ou le coup de baguette d'une fée.

A la vue de cette double noce tout le monde poussa un cri de surprise, excepté M. André J... et sa femme, qui échangèrent un sourire d'intelligence. Mais il fallut bientôt en croire ses yeux en même temps que ses oreilles, et reconnaître les affreux petits Savoyards du matin changés en marmots les plus jolis du monde, tous en veste neuve, en sabots neufs, en bonnet neuf, tous dansant et chantant au son de leurs vieilles neuvettes, et s'appêtant ainsi à manger dans l'argent et à boire dans le cristal...

C'était comme une vision de la Savoie, telle que la représentent les poètes et les peintres... Il n'y manquait que les cabanes fumantes et les monts couronnés de neige... D'une main M. J... serra celle de sa femme, et de l'autre il cacha ses yeux remplis de larmes...

— Mes amis, dit-il à ses riches invités, pardonnez-moi cette fantaisie. Me trouvant aujourd'hui le plus heureux des hommes, j'ai voulu faire partager mon bonheur aux plus malheureux.

Cette noble explication fut applaudie par tous ; mais on soupçonna qu'elle ne soulevait qu'un coin du voile, et en attendant le dénouement de la scène, petits et grands convives dinèrent à qui mieux mieux. Les petits surtout se dédommagèrent en une heure de tous les jours de jeûne qui avaient déjà marqué leur courte vie... Les viandes succulentes, les fins gibiers, les ragoûts exquis, les fruits exotiques, et même les vins de tous les crus trouvèrent à qui parler ! Surveillés toutefois par les valets, pas un n'abusa de l'abondance, et tous avaient à peu près leur raison... Quand M. André J... se leva au milieu du plus profond silence :

— Eh bien, mes enfants, demanda-t-il aux ramoneurs, ai-je atteint mon but ? êtes-vous heureux ?

Les enfants répondirent par des trépignements et des cris de joie qui ne pouvaient laisser aucun doute.

— Nous nous sommes amusés... pour toute notre vie, s'écria un des plus grands, qui ne croyait pas dire une chose aussi triste...

— Non pas pour toute votre vie ! reprit le banquier ; car vous pouvez aussi être heureux par vous-mêmes et faire à votre tour le bonheur des autres, si le bonheur est dans la richesse. Je vais vous le prouver en vous contant une histoire qui vous apprendra comment les ramoneurs deviennent millionnaires.

A ce mot électrique, les cent petites oreilles se dressèrent comme celles des jeunes chevaux prêts à courir au combat.

— Oui, mes amis, poursuivit M. André J..., il ne tient qu'à vous d'avoir aussi un grand hôtel, des salons dorés, de fringants équipages, et de dîner chaque jour comme vous venez de le faire... Ecoutez l'histoire d'un Savoyard que j'ai connu plus méprisable que vous tous. Cette leçon vaut bien un gala de nocces.

"C'était donc un petit ramoneur de votre âge. On le nommait Sans-feu-ni-lieu, parce qu'il n'avait plus de père, plus de mère, plus d'asile. Les gens